

LA PÉNINSULE

Du même auteur

Romans

La République de Monte-Carlo, Denoël, 1990.

Le Testament du gouverneur, Boréal, 1992.

Le Zoo de Berlin, Boréal, 2000 (prix France-Québec).

Long Beach, Denoël, 2006.

Dernier voyage à Buenos Aires, Nobilia, 2013.

Essais

Erreurs de parcours, Boréal, 1982.

Et Dieu créa les Français, Robert Davies, 1995.

Le Salon des Immortels. Une Académie très française, Denoël, 2010
(Folio n° 5312).

Ces impossibles Français, Denoël, 2010.

Sète la singulière, Au fil du temps, 2011.

Les Parisiens sont pires que vous ne le croyez, Denoël, 2014.

Louis-Bernard Robitaille

LA PÉNINSULE

Roman

NOTAB/LIA

© 2015, Les Éditions Noir sur Blanc.

ISBN : 978-2-88250-365-7

I

LA BROYEUSE

1

Je n'avais jamais imaginé que cela m'arriverait à mon tour. Je le savais bien pourtant, personne n'était à l'abri, il suffisait d'un mot de travers, d'une maladresse ou d'un peu de malchance pour être happé par la grande broyeuse. J'avais vu placés sous enquête administrative des ministres, des chirurgiens célèbres, des universitaires, des tribuns ouvriers, mais aussi de simples quidams qui avaient eu un jour la mauvaise idée de se trouver au mauvais endroit au moment où il ne fallait pas. Mais quand on a décidé de ne pas ajouter foi aux mauvais présages, on ne voit rien, même quand la foudre tombe à proximité.

Et puis un jour elle s'abattit sur moi, cette glu poisseuse que la Faculté appela par la suite *angoisse administrative*. Cela commençait par de petits signes auxquels on ne fait pas attention. Un collègue de longue date avec qui vous aviez l'habitude d'échanger des plaisanteries à la machine à café prétextait une urgence, un oubli soudain, pour fuir à votre approche, se dérober au moment de prendre l'ascenseur en votre compagnie. Les deux secrétaires attirées de votre service, avec qui vous vous amusiez jusque-là à entretenir des rapports galants, plongeaient le nez dans les dossiers ou semblaient hypnotisées par l'écran de leur ordinateur dès que vous mettiez le pied dans leur bureau. Elles ne riaient plus jamais. Vous demandiez, Mais où en

est donc la réunion tant annoncée du Comité de coordination, et l'on vous répondait, Elle a déjà eu lieu il y a trois jours, vous constatiez qu'on avait oublié de vous y convoquer. Quant aux pots de fin de journée qu'on improvisait dans des bureaux ou dans un bar du quartier, ils semblaient avoir été supprimés ou alors on les organisait dans votre dos, vous en entendiez parler deux jours après. Il se faisait autour de vous un silence d'autant plus difficile à définir que, si vous aviez la naïveté de demander, Y a-t-il un problème, on vous répondait, Mais non, mon vieux, tout va pour le mieux, pourquoi poses-tu cette question ? S'interroger c'était déjà manifester de l'inquiétude, et manifester de l'inquiétude c'était un premier aveu de culpabilité.

Le dilemme dans ce genre de circonstance était de savoir s'il valait mieux faire le mort, tenir avec aplomb le rôle de l'innocent qui n'a rien à se reprocher et n'a rien remarqué, ou alors jouer les outragés et s'étonner en toute candeur d'avoir été mis à l'écart de tous les dossiers en cours. Le choix entre les deux options se jouait à pile ou face, mais dans la situation angoissante qui était la sienne, le paria penchait généralement pour la seconde, espérant au moins tirer l'affaire au clair et dissiper le *malentendu*, rêvant de s'entendre dire que tout ça n'était rien, qu'il se faisait des idées.

Un jour, en fin d'après-midi, je me résolus à aller rendre visite à Diamantis, notre superviseur en charge des dix-septième et dix-huitième étages. Diamantis, c'était un vieux de la vieille, il était né dans les murs, il avait vu passer tous les régimes, il réussissait à faire tourner la machine sans laisser nulle part la moindre trace personnelle, il n'avait plus aucune ambition, sinon celle de conserver son bureau, son titre de superviseur, son petit appartement de service et sa carte Santé Plus jusqu'à sa mort. Au fil des ans, il s'était employé à réduire

progressivement le champ de ses compétences, à ne plus prendre aucune décision qu'on pût un jour associer à son nom. Il affichait un détachement de bon aloi, maniait l'ironie avec finesse et se contentait de distribuer les dossiers sans laisser voir ses préférences pour les uns et les autres, n'avait rigoureusement aucune opinion sur les affaires en cours. Il était en bons termes avec tout le monde et ne fréquentait véritablement personne.

Faussement décontracté, je lui demandai à la blague s'il avait décidé de me mettre au chômage technique et pourquoi je n'avais pas eu la moindre nouvelle affectation depuis le début du mois. Comme s'il décidait quoi que ce fût à ce niveau ! Diamantis prit son air étonné habituel, fronça le sourcil, remua quelques papiers sur son bureau, feuilleta son agenda, Tiens, c'est vrai, Jimmy, cela fait un moment qu'on ne t'a rien donné, il sourit, Mais à ta place je dirais merci, cela te fait des loisirs. Je ne pus m'empêcher de lâcher le mot fatal, Kostas, est-ce qu'il y a un problème ? Je regrettai aussitôt de m'être découvert, mais il s'empressa de me rassurer, De quoi parles-tu ? Il n'y a aucun problème, en dehors du fait que, ces jours-ci, les services sont un peu sur les dents, rapport à l'enquête en cours, ça occupe beaucoup de monde. L'enquête en cours ? Quelle enquête ? Diamantis leva les yeux au ciel en signe de lassitude, Bof, ce complot Echeverria, ça ne finit jamais, on n'arrive toujours pas à clore le dossier, soi-disant qu'il y a des ramifications par-ci, des ramifications par-là. Mais bon, on devrait en venir à bout un de ces jours prochains, ne t'en fais pas.

Par cette indiscretion peut-être délibérée du vieux Diamantis je compris le fin mot de l'histoire : j'étais sur la liste des suspects dans le ténébreux feuilleton qui défrayait la chronique depuis des semaines. Pourquoi Echeverria et pourquoi moi ? Parce que. Echeverria avait été pendant des années un poids lourd de la politique, un vice-ministre

de la Sécurité influent, il avait la haute main sur le département des Études dont j'étais le numéro trois local et restait l'homme fort du District Capitale où j'avais toujours fait carrière. Si l'on respectait à la lettre la hiérarchie, je dépendais de lui, j'évoluais dans le marigot dont il était le chef. Cela ne voulait rien dire, des dizaines d'officiers des Organes étaient dans le même cas, mais qu'importe, j'avais été classé une fois pour toutes parmi les hommes d'Echeverria. Je le connaissais à peine, même si à une certaine époque il m'avait convoqué à deux reprises dans son bureau. Une affaire confidentielle et délicate : sa première épouse dont il était séparé depuis des années avait fait du scandale sur la place publique, elle s'en était tirée avec un simple avertissement, mais elle avait récidivé, et la procédure de relégation avait été lancée. On pouvait encore intervenir et tuer l'affaire dans l'œuf sans provoquer de remous sur la place publique, mais pour y arriver il fallait mettre deux ou trois autres responsables dans le coup, cela laisserait des traces. C'est une opération un peu limite, j'en conviens, m'avait dit le vice-ministre, mais il est clair que j'en assume la responsabilité, je vous couvre. L'épisode était vieux de quatre ans et je n'en avais plus jamais entendu parler. Aujourd'hui cet Echeverria, qu'on accusait de je ne sais quoi, de corruption, d'encouragement à l'incivisme ou de sinophobie, était certainement en train de se faire cuisiner dans les sous-sols du Confessionnal, on devait lui demander le nom de ses complices, car on aimait les conspirations et lui avait dû se mettre à table avec entrain et aligner des noms à perte de vue. Mais au sein des Organes on ne se contentait pas de simples dénonciations à la va-vite, on aimait les accusations étoffées. L'épisode de l'ex-épouse du vice-ministre était alléchant, et le nom du capitaine Jimmy Durante s'était sans doute pour cette raison retrouvé en bonne position sur la liste des futurs coupables. Les bases étant jetées, on n'avait

plus qu'à broder sur ce canevas prometteur. J'avais le mot SUSPECT inscrit sur le front.

Pour donner le change, je multipliais les rendez-vous en ville et continuais de sortir le soir dans les lieux mal famés habituels. Cela me permettait de m'absenter autant que possible de la Tour d'émeraude. Mes contacts, mes indics, mes protégés ignoraient tout de mes ennuis de bureau, on me traitait toujours avec le même respect, cette déférence finissait par me rassurer de façon provisoire, peut-être tout cela n'était-il qu'un mauvais rêve, une succession de malentendus, c'était à coup sûr le résultat d'une enquête bâclée par un exécutant borné et zélé. Mais à l'échelon supérieur il se trouverait bien un responsable lucide et courageux pour mettre un terme à ce délire, un juge instructeur conclurait au non-lieu, on effacerait du disque dur toutes les traces et tout redeviendrait comme avant. Mais la nuit je devais me bourrer de somnifères pour trouver le sommeil et, le jour, j'avalais des remontants pour avoir le courage d'aller au bureau où je faisais semblant de classer des papiers de la plus haute importance et de mener des recherches fiévreuses sur mon écran.

Le temps avait passé depuis mon entretien avec Diamantis, il n'y avait toujours rien de nouveau. Les chefs ne me confiaient aucun nouveau dossier. J'étais cérémonieusement convoqué aux réunions officielles, celles où l'on ne décidait rien, comme pour souligner que je n'étais justement pas invité aux *vraies* réunions. On me saluait poliment à mon arrivée et, sitôt la réunion levée, chacun regagnait ses quartiers sans m'adresser la parole. Je faisais de même, arborais un air imperturbablement affairé, je tentais de nouveau de me convaincre qu'il ne s'était rien passé, d'ailleurs je n'avais pas reçu le moindre message de la Commission de contrôle, ni de fiche personnelle à compléter ni de biographie actualisée à retourner dans les quarante-huit heures, encore moins

de citation à comparaître. Mais la nuit, malgré les cachets, je passais et repassais dans ma tête cet échange avec Diamantis, Ce n'est rien Durante, ce n'est rien, il y a seulement que tout le monde est débordé à cause du scandale Echeverria. Là-dessus le vieux Diamantis, dont le visage prenait dans mon demi-sommeil des traits diaboliques, se mettait à répéter en boucle, Echeverria ? Mais vous n'y êtes pour rien, bien entendu, Echeverria vous n'y êtes pour rien. La scène suivante, je l'apercevais de nouveau, mais dans le bureau des chefs, assis dans un fauteuil, avec un sourire sardonique il rendait compte de notre entretien à d'invisibles supérieurs, En effet, le capitaine Durante est venu dans mon bureau, il était déjà très inquiet, et lorsque j'ai mentionné le nom d'Echeverria il a eu l'air encore plus inquiet, je crois bien qu'on l'a ferré. On disait ça tout le temps dans nos services, Untel on l'a bien ferré. Après quoi je me voyais littéralement ferré moi-même dans des positions et des situations diverses, cellule de garde à vue, transport de forçats, salle d'interrogatoire.

Avant de sombrer dans le délire, il fallait que je parle à quelqu'un. Donc à Troubetskoï. Depuis que mes ennuis avaient commencé, j'avais évité de le croiser. Il n'avait pas non plus cherché à me joindre, mais cela ne voulait pas dire qu'il me fuyait. Anatoli Troubetskoï était un ami sûr, nous avions scellé un pacte clandestin, on ne nous voyait jamais ensemble sauf pour les besoins du service, mais nous nous tenions mutuellement au courant des rumeurs et des intrigues pour mieux les tuer dans l'œuf, nos services respectifs échappaient à la paranoïa générale.

Partout ailleurs dans les bureaux, tout le monde se méfiait de tout le monde. Sauf pour nous qui connaissions les angles morts et les failles des systèmes de surveillance, les faits et gestes des uns et des autres étaient captés en

permanence dans l'ensemble de l'espace public, toute dénonciation un peu circonstanciée pouvait être vérifiée, il suffisait d'éplucher les données des appareils de contrôle pour retrouver la phrase incriminée, eût-elle été chuchotée à l'oreille en pleine rue. Deux mots de travers, et la machine inquisitoriale se mettait en branle. Il pouvait arriver, à l'occasion d'une fête un peu trop arrosée, que quelqu'un se laisse aller à des plaisanteries sur des sujets délicats. Généralement on faisait comme si l'on n'avait rien entendu. Mais parfois la remarque imprudente parvenait à une oreille malveillante. Ainsi un jeune collègue fraîchement promu aspirant contrôleur, voyant notre décontraction et le cynisme de bon aloi qui avait cours dans notre service, avait été saisi d'une sorte d'euphorie, En somme, avait-il hoqueté sous l'emprise de produits stupéfiants, il suffit pour avoir la paix de passer sous silence le fait que les Chinetoques mènent le monde et qu'on achève les vieillards, du moins si j'ai bien compris... Il avait bien proféré les mots impensables, Les Chinetoques... On achève les vieillards... Le double sacrilège aurait pu se perdre dans le brouhaha, mais un témoin de la scène avait rapporté la phrase à l'échelon supérieur. L'aspirant contrôleur, qui entre-temps avait dessoûlé et ne se souvenait de rien sinon de s'être amusé comme jamais dans sa vie, avait reçu une citation à comparâître devant *ces messieurs* de la Commission interne. Il n'était plus jamais ressorti de leurs bureaux et personne ne savait ce qu'il était devenu, ou plutôt nous nous en doutions tous, mais sans savoir exactement quel traitement on lui avait infligé, dans quel camp *intermédiaire* ou de transit on l'avait interné. Telle était la règle du jeu : on encourageait chacun à la prudence, on évitait la délation, mais si par malheur quelqu'un tombait, plus personne ne le connaissait, on détournait le regard même lorsque par malgarde on lui marchait dessus.

À première vue, nous n'avions pas grand-chose en commun Anatoli et moi. Lui avait toujours œuvré dans la protection et le maintien de l'ordre, il avait commencé dans le privé, c'était un homme de la base qui était monté en grade, un autodidacte recruté à vingt ans pour ses qualités de meneur, son intelligence et son courage physique. On avait fini par lui confier l'instruction de procès *sensibles*, il avait appris à se mesurer aux puissants de la ville et n'avait pas son pareil pour venir à bout des plus récalcitrants. Il était d'une politesse irréprochable avec les prévenus, leur donnait du monsieur, n'élevait jamais la voix, ne frappait jamais personne, se contentait de guetter la faille, la petite contradiction dans le récit. Il pouvait mener un interrogatoire dix heures d'affilée en prenant à peine le temps d'avaler une coûteuse bière d'importation et quelques *tramezzinis* au thon et aux olives, ou au saumon, de délicieux petits sandwichs triangulaires au pain de mie dont il était particulièrement friand et que son traiteur venait lui apporter enveloppés dans des torchons humides. Excusez-moi, disait-il au prévenu qui n'avait ni dormi ni mangé depuis quarante-huit heures, mais je n'ai pas eu le temps de déjeuner. Aucun ne résistait plus de deux semaines à la méthode Anatoli Troubetskoï, et tous s'étaient montrés par la suite de parfaits coupables lors de leur procès public.

Je venais des antipodes. À vingt ans je ne m'intéressais qu'à la littérature, seuls comptaient pour moi Stendhal et Thomas Mann. Puis j'écrivis une thèse consacrée à *L'évanescence dans l'œuvre d'Edith Wharton*. Je rêvais d'être écrivain. Mais les ambitions littéraires et les revues confidentielles ne nourrissent pas leur homme. Par paresse et par goût de la vie facile je devins un mercenaire de l'écriture, rewriter, nègre, journaliste mondain pour un puissant groupe de presse et d'édition, New Century Press,

je fréquentais les lieux de nuit à la mode, je partais en week-end dans des stations balnéaires huppées, je voyageais en première, je descendais dans les meilleurs hôtels, je réglais rarement l'addition, j'interviewais des actrices dont certaines, les moins célèbres, avaient parfois des largesses pour moi. En échange d'un loyer dérisoire je disposais dans le quartier bohème d'un bel appartement qui appartenait au groupe.

En quelques années tout bascula. Les médias et les groupes éditoriaux disparurent, New Century Press fut racheté par une holding chinoise pour la valeur de son parc immobilier, et j'étais à la rue.

À la suite de la directive n° 417 du CMS dite *Restructuration et rationalisation*, on s'en souvient, les pouvoirs publics avaient commencé à interner dans les centres médicaux fermés (CMF), sans droit de visite, les vieillards et les grands malades restés à la charge de l'État. Les richissimes échappaient aux rafles grâce à de coûteuses assurances privées, les membres de la Nomenclature avaient droit d'office à la carte Santé Plus, elle allait de pair avec le logement de fonction et le passeport A, c'est-à-dire le droit de résidence dans les grandes villes et les zones prioritaires. Tous les autres étaient dirigés vers ces centres médicaux fermés, bientôt rebaptisés « camps sanitaires », dès qu'on leur diagnostiquait une maladie grave ou contagieuse. Dans les milieux informés, chacun savait que dans les CMF on ne soignait aucune maladie, on se contentait d'euthanasier, mais c'était un sujet tabou. Un groupe d'opposition fit circuler une tribune intitulée *Déportation et mise à mort*, qui parodiait la directive n° 417 du CMS. L'appel fut relayé par des médias et connut un certain retentissement. Pour la dernière fois le gouvernement fut obligé de s'expliquer devant le Congrès, mais aussitôt après il promulgua un décret spécifique punissant de prison ferme « toute mise en cause délibérée

des politiques de santé publique ayant pour but de désinformer ou démoraliser les populations ».

D'une année sur l'autre les critères se durcirent, on imposa le dépistage automatique pour tous à soixante-cinq ans, puis à soixante, puis on institua le contrôle obligatoire annuel à cinquante ans. Il devint de plus en plus difficile de passer entre les mailles du filet. Rapidement la population rajeunit et les finances publiques se rétablirent de manière spectaculaire. Pendant un temps, certaines familles continuèrent à faire du scandale, à envoyer des lettres ouvertes à des médias marginaux et naïfs, puis ces médias furent interdits, les rédacteurs condamnés et les familles menacées de poursuites. Les autorités avaient encore besoin de recourir à la carotte et au bâton. Elles diffusèrent de petits films édifiants où des vieillards à la mine radieuse évoluaient un livre à la main dans le cadre enchanteur de maisons de santé installées au milieu de la verdure, on leur organisait des pique-niques au champagne, ils jouaient de la musique dans des orchestres symphoniques, montaient des pièces de théâtre amateur. On fit défiler en boucle des vidéoconférences où les familles conversaient avec un père ou une grand-mère, les vieux souriaient béatement, Je me porte à merveille, tout le monde est gentil avec moi, on me dit que je suis sur la voie de la guérison. Un mois plus tard les proches recevaient une lettre circulaire pleine de compassion les informant du décès de M. X***, il s'était éteint paisiblement dans sa soixante et onzième année.

Puis ce fut la question chinoise. Il est difficile de dire à quel moment précis nos pays devinrent pour de bon des protectorats de la Chine. Pendant quelque temps il avait subsisté des poches de résistance, quelques groupuscules nationalistes haranguaient encore leurs maigres troupes et les incitaient à se dresser contre « la mainmise de

l'étranger », des mouvements étudiants avaient encore la prétention de jouer les libres penseurs. Certains lâchaient des gros mots, les Chinks, les Jaunasses, les Faces-de-Citron ou les Citrons-Pressés, les Bridés, les Chinetoques, les Asiates au sourire fourbe, etc. Ces écarts de langage étaient bien marginaux, mais des officines s'empressaient de les démultiplier sur les réseaux, l'ambassadeur de Chine se déplaçait en personne dans les palais gouvernementaux et réclamait des sanctions exemplaires. Les chefs de la Fédération se répandaient en excuses, le calme retombait, les petites agitations reprenaient leur cours. Les grandes émeutes antichinoises marquèrent le point de rupture. Elles commencèrent dans une capitale du Centre-Est, un vendredi après-midi. Un épisode parmi d'autres, croyait-on. Cette fois, tout se passa comme si une main anonyme avait relié des charges explosives par un fil invisible et organisé une réaction en chaîne qui parcourut d'est en ouest toutes les grandes villes du continent. Dans la capitale, cela commença sous nos fenêtres, car la Tour d'émeraude se situait au cœur même du quartier chinois historique. Nous nous étions barricadés, mais toutes les agences commerciales, les boutiques, les bureaux du rez-de-chaussée furent sac-cagés. Rien que dans la capitale, on dénombra plusieurs centaines de commerces et de restaurants incendiés, une vingtaine de morts par lynchages, des dizaines et des dizaines de blessés. Consignés dans nos bureaux, nous reçûmes l'ordre de ne pas bouger. Il y avait de toute évidence une vaste opération en cours. Le gouvernement fit donner les unités urbaines, qui étrangement se contentèrent de protéger les bâtiments névralgiques, les ministères et les beaux quartiers, et partout ailleurs laissèrent agir les émeutiers et les pillards. La violence atteignit son paroxysme dans la nuit du samedi au dimanche, puis, aussi mystérieusement qu'ils avaient commencé, les troubles cessèrent d'eux-mêmes le dimanche matin, laissant un

spectacle de désolation dans tous les quartiers de la première couronne (le centre historique avait été épargné). On connaît la suite : Raikonnen, alors président de la Fédération, présenta des excuses grandiloquentes, annonça des mesures impitoyables contre les fauteurs de troubles, mais cela ne suffit pas. Un avion de la présidence chinoise l'amena sans délai à la Cité interdite où il se vit énumérer les termes d'une nouvelle version du traité de coexistence équitable. L'arsenal nucléaire chinois était capable d'anéantir la moitié de notre continent, mais la menace était inutile, il suffisait aux Chinois de faire mine de mettre en vente leurs réserves de devises et d'obligations d'État pour nous mettre à genoux. Notre président tenta de négocier quelques concessions de pure forme, puis céda sur toute la ligne, signa les décrets d'interdiction des partis nationalistes et des mouvements politiques les plus virulents, fit promulguer dans la semaine une loi anti-raciste punissant de prison ferme tout auteur de propos xénophobes, c'est-à-dire antichinois. Il devint aussi dangereux de faire allusion aux Chinois que de soulever la question des centres médicaux fermés. Au moment où les Chinois parachevaient leur emprise, ils disparurent des écrits officiels, des écrans radar, des bulletins de nouvelles et des conversations.

Cette dernière évolution aurait pu être fatale aux médias traditionnels, mais ceux-ci avaient déjà pratiquement disparu. Grâce aux réseaux on avait désormais accès dans la minute à la biographie, aux faits et gestes de toutes les personnalités dignes de mention, à tous les événements mondiaux, même les plus lointains et les plus anodins, il suffisait d'appuyer sur la touche « Bhoutan », « Helsinki », « Paraguay » ou « Galápagos » pour se trouver en prise directe avec les contrées les plus exotiques. Il était certes de plus en plus difficile de se faire une idée générale des situations en cause, tant elles

étaient innombrables, confuses, lointaines et invérifiables, guerres de religions, guerres tribales, guerres d'indépendance, massacres de masse, bavures de masse, demi-génocides, quarts de génocides, catastrophes naturelles, émeutes raciales, mais à quoi auraient donc pu servir ces vieux professionnels du commentaire tout juste capables de gloser à perte de vue sur un projet de loi garantissant la pureté de l'air, le lapsus embarrassant du président ou d'un ponte de la finance ? L'un des plus célèbres commentateurs encore en activité profita de son show télévisé pour se suicider en direct. Il venait de diffuser un sujet constitué d'actualités mises bout à bout et montées dans le désordre, élections triomphales, coups d'État, Miss Univers, quadruplés issus d'une mère porteuse âgée, cadavres mutilés. Vous voyez ces images, disait le commentateur, certaines sont vraies, mais je ne sais pas ce qu'elles signifient, les autres sont inventées, mais je ne sais pas lesquelles. Quant aux pays dont il est fait mention, certains n'existent pas. Ne croyez plus à ce que vous voyez sur les écrans. Croyez à ce que vous pouvez toucher. Là-dessus il se tira une balle de revolver dans la bouche.

À quoi bon avoir une opinion, des opinions on en avait déjà bien trop, dans la blogosphère des milliers, des dizaines de milliers de commentaires, aussi divers que fantaisistes, se bousculaient à la même seconde dans le désordre. Les thèses en présence étaient si contradictoires, variées et incohérentes qu'elles avaient toutes une chance de monter en pole position. Tout le monde était convié au débat, les hurluberlus de tous pays, les prophètes auto-proclamés de quartier, les ménagères aigries, les paraplégiques en chambre. Pour donner du liant à cette cacophonie, d'innombrables agences de conseil financées par les Églises, les services de police, des partis progouvernementaux déguisés en partis d'opposition submergeaient

les sites de messages préfabriqués. Tout avait été dit, pensé, écrit, il n'y avait plus rien à ajouter. On n'avait surtout pas besoin de nouveaux livres, il y avait déjà tellement d'ouvrages littéraires, poétiques, philosophiques et scientifiques disponibles sur les disques durs, on avait cessé de tenir les comptes une fois passé le cap des cinquante millions de titres. Cette concentration définitive avait du bon : la Bibliothèque centrale pouvait en quelques clics éliminer les ouvrages douteux, les expédier à la réserve, ou simplement les expurger de leurs passages malvenus. On n'éditionait plus de livres, mais les auteurs en herbe avaient tous le loisir de diffuser leurs œuvres sur la Toile, on recensait chaque jour un nombre terrifiant de nouveaux romans, de traités de philosophie que personne ne lisait, à l'exception peut-être des services de la Sécurité.

Avec la fermeture de New Century Press je perdis mon bel appartement dans le centre historique, les virements bancaires furent interrompus, mon passeport A et ma carte Santé Plus allaient être désactivés dans les quatre mois. Je serais refoulé en banlieue, interdit de séjour dans la capitale, désormais à la merci du moindre contrôle sanitaire. Je venais de tomber dans le gouffre.

J'avais trente-cinq ans, des relations, de l'entregent et encore fière allure. Autour de moi, de nombreux collègues étaient dans la même situation, c'était le sauve-qui-peut. Certains avaient eu l'idée de se marier en catastrophe avec un beau parti, mais les femmes fortunées, y compris les moins désirables, n'étaient pas si nombreuses et elles devenaient méfiantes, les autorités faisaient la chasse aux mariages blancs et aux couples suspects. Un ancien voisin de bureau de New Century, Charcy, congédié quelques semaines avant moi, me signala qu'on recherchait des « post-doc sachant écrire » au département des Études, qui dépendait du ministère de la Sécurité. Je lui dis ma surprise

de le voir passer chez les flics. Il haussa les épaules : le département des Études était installé à la Tour d'émeraude, c'est-à-dire dans des bureaux officiels de la Sécurité, mais on n'y torturait personne, on ne voyait même pas les suspects, ceux-ci étaient envoyés directement au Confessionnal pour être interrogés dans les sous-sols. Dans le service on se contentait de rédiger des rapports, de mettre en forme des enquêtes de terrain, de synthétiser des écrits jugés douteux au bénéfice des échelons *exécutifs*. Du travail intellectuel qui n'avait rien de répréhensible sur le plan moral et vous assurait un appartement de fonction acceptable à l'intérieur de la première couronne, sans compter les avantages annexes, passeport A, carte Santé Plus, sécurité d'emploi, avantages en nature. Charcy, qui avait déjà ses entrées au ministère, me recommanda auprès de ses supérieurs et je me retrouvai, avec le grade de simple aspirant mais la promesse de passer bientôt lieutenant, dans un vaste bureau au dix-septième étage de la Tour d'émeraude. L'appartement qu'on m'avait attribué était situé non loin de là, dans une autre tour un peu déglinguée, mais je voyais toute la ville. Cette situation dura vingt ans. Je n'en faisais pas trop, rarement au bureau avant onze heures du matin, le plus souvent possible en déplacement, dans de grands hôtels de préférence. Je pensais continuer ainsi jusqu'à ma retraite ou ma mort, je ne me faisais pas remarquer, je ne menaçais personne par mon ambition. J'avais la réputation d'aimer la débauche, mais ni plus ni moins que les autres, c'était une autre manière de passer inaperçu. Un fonctionnaire légèrement dépravé inquiétait moins qu'un subordonné ambitieux et zélé.

J'avais beau retourner le problème dans tous les sens, je n'avais commis aucune faute, même pas d'imprudence, je n'avais rien à me reprocher. Si je me retrouvais aujourd'hui dans la déchiqueteuse, c'était la faute à la malchance, il ne fallait pas chercher plus loin.

Avec Anatoli, nous avons mis au point une méthode un peu bête pour communiquer en cas d'urgence. Il s'agissait d'envoyer sur la boîte personnelle de l'autre, à partir d'un terminal anonyme, un message succinct et codé où j'étais le Petit Chaperon rouge (PCR), lui la Mère-Grand (MG), la direction des Organes le Grand Méchant Loup (GML), le lieu de rendez-vous habituel le Galaxy Da Gino. Lui agissait de même et me répondait depuis une source également anonyme. Toutes les boîtes vocales recevaient fréquemment des messages codés parfois fantaisistes et incompréhensibles, les nôtres, en très petit nombre, passeraient inaperçus dans la masse. Si on le contrôlait, Anatoli pourrait prétendre qu'il n'avait aucune idée de l'identité de l'auteur, encore moins de la signification desdits messages. On pouvait repérer sans difficulté le terminal de départ, mais de là à passer en revue des milliers d'heures de bandes de contrôle pour tenter d'identifier l'expéditeur, jamais on ne se résoudrait à un travail si fastidieux et incertain.

Premier message de ma part : « PCR inquiet. A-t-il à craindre de GML pour des raisons précises ? » Quelques heures plus tard, le temps qu'il mette la main sur un terminal public sans éveiller les soupçons, réponse de Troubetskoï : « Chaperon déjà sous enquête officielle de GML. Développements imminents. » Nouveau message : « Imminents et graves ? » Réponse : « Vois Gino avec Mère-Grand demain aux heures convenues. » Il me fixait donc rendez-vous le lendemain à dix-neuf heures au Galaxy. C'était une immense galerie marchande où l'on vendait tous les produits bas de gamme dont un humain peut rêver : vêtements synthétiques inusables, matériel de transmission, pneus recyclés, vaisselle, produits ménagers, logiciels piratés. Il n'y venait guère en guise de clientèle que des salariés des banlieues et de la Plaine, autorisés

en ville de six heures du matin à vingt-deux heures, nous ne risquions guère d'y être vus par des connaissances, mais si jamais c'était le cas nous prétendrions nous y être rencontrés au hasard d'une visite d'inspection. Le système de surveillance vidéo était ancien et nous avions depuis longtemps identifié des recoins qui échappaient aux caméras et aux micros.

J'étais sur les lieux à l'heure dite, devant l'échoppe de notre habituel vendeur de chaussures de travail bengali, laquelle jouxtait un *sushi bar* où l'on consommait debout d'étranges produits mal décongelés. Troubetskoï apparut et, de loin, me fit signe que tout était O.K. Je commandai deux mauvaises bières au comptoir et je le rejoignis dans un coin tranquille à l'écart de la foule et des mouchards.

J'étais sur le point de prendre contact avec toi, me dit Anatoli à voix basse. – C'est si grave ? – C'est très grave. L'affaire Echeverria, comme tu sais. – Et alors ? – C'est énorme. On prépare un procès public. Troubetskoï me laissa quelques secondes pour digérer cette information : cela voulait dire forcément un *grand* procès, et il n'y avait pas de grand procès sans un *grand* nombre d'accusés dans le box et forcément de lourdes condamnations. Pour Echeverria, on pouvait prévoir une peine de relégation à vie avec marquage électronique, ou dix ans de camp de travail, avec marquage toujours. Qu'avais-je à voir avec Echeverria ? Anatoli leva les yeux au ciel, il savait tout cela et n'y pouvait rien, Je voulais seulement te dire que tu es dans le collimateur, avec d'autres mais en haut de la liste, on ne peut plus arrêter la machine. L'enquête est pratiquement bouclée. – Bouclée avec quelles preuves ? m'excitai-je absurdement, le problème n'était jamais de savoir ce qu'elle donnerait, le seul fait d'être l'objet d'une enquête valait condamnation, il fallait seulement éviter de l'être, c'était aussi simple que cela. Anatoli haussa les épaules, Écoute Jimmy, je ne vais pas te mentir, tu connais

la maison, ils ont tous les éléments qu'il leur faut et même davantage, ils sont au courant de ton rôle dans le dossier de l'ex-femme d'Echeverria, ils mentionnent des prétendus délits de corruption, apparemment ils ont même des images de toi dans des situations scabreuses, tu sais, les soirées chez Dombrovski. – Les soirées chez Dombrovski ? Et pourquoi ils ne vont pas arrêter Dombrovski lui-même ? C'est lui le débauché – Tu sais ce qu'ils disent dans ces cas-là, Pour l'instant c'est de vous qu'il s'agit, chaque chose en son temps.

Troubetskoï me dévisagea, les traits impassibles, il n'était pas dans nos habitudes de nous apitoyer sur les autres, pas davantage sur nous-mêmes, nous connaissions les règles du jeu. Écoute, répéta-t-il, l'enquête est bouclée, c'est terminé. D'après ce que je sais, on a déjà signé en haut lieu une mesure de suspension à ton endroit. C'est maintenant une question de jours pour le mandat d'amener.

J'avais toujours été préparé pour ce genre d'annonce, du moins le croyais-je, de même que beaucoup d'humains s'imaginent prêts à affronter un cancer ou un accident de la route qui les laisserait tétraplégiques. En fait, ils n'y ajoutent pas vraiment foi, il y a un gouffre entre l'hypothèse d'un cancer foudroyant et la réalité d'un verdict prononcé par la Faculté, Vous en avez pour trois mois, et nettement moins si vous souhaitez échapper aux douleurs les plus atroces. Dans cette galerie marchande crasseuse et surpeuplée, mon vieux camarade m'annonçait la fin du parcours, on allait venir me débrancher dans le mois. C'était banal, mais j'étais terrifié.

Tu dois trouver une solution maintenant, pendant que tu disposes encore de ta liberté de mouvement, ajouta-t-il, après ce sera trop tard. Tu sais comment ça se passe, détention

provisoire jusqu'au procès, verdict prononcé dans les dix jours, internement probable dans un camp sanitaire ou de travail, marquage électronique irréversible.

Parfois, dans des moments de blues, il m'était arrivé de songer à cette éventualité, les flics venaient me chercher à mon tour un matin à l'aube pour me cuisiner puis m'expédier au tribunal y recevoir notification de mon bannissement à vie. J'avais mon arme de service, je mettais le canon dans ma bouche, je faisais ça dans mon propre bureau pour tout saloper et être sûr de les embêter une dernière fois.

Quelle solution ? De quoi parlait-il ?

Avais-je déjà entendu parler de la Péninsule ?

Il me fallut un temps de réflexion pour comprendre de quoi il parlait. Je me souvenais, bien sûr.

Si j'étais à ta place, c'est là que j'irais me cacher. Ils n'iront jamais te chercher jusque-là. Il ajouta à voix basse, en détournant le regard, Tu resteras là le temps de te faire oublier, que les choses se calment.

Cela se passait il y a une quinzaine d'années, pendant un mois on n'avait parlé que de ça, de cette lointaine presque île dévastée par une catastrophe nucléaire. J'en connaissais davantage sur ces événements que le commun des mortels car à l'époque j'avais forcément accès aux données brutes, étant de ceux qui les formataient. Au département des Études, les infos en temps réel déferlaient jour et nuit, il fallait faire un tri pour présenter au public l'incident sous un jour rassurant, Nous avons la situation bien en main, ne vous en faites pas, braves gens. En vérité, c'était le chaos. Les centrales de la région étaient anciennes et mal entretenues. Un tremblement de terre à peine plus important que les précédents avait provoqué un glissement de terrain et déstabilisé deux réacteurs, ceux-ci s'étaient fissurés. Les deux répliques suivantes avaient tout accéléré. Ce fut un tel désastre que l'on baptisa l'incident d'un nom

jadis inventé sur la côte de la Californie, le Big One. En revanche, firent savoir les autorités, le plan d'urgence avait fonctionné de manière impeccable, les populations avaient été évacuées, on avait circonscrit l'incendie, isolé le cœur des réacteurs, tout s'était passé dans l'ordre.

La vérité était autre, les responsables avaient pour des raisons économiques fait le choix de laisser la catastrophe aller à son terme. Les travaux de décontamination auraient coûté des sommes vertigineuses, il aurait fallu déplacer des millions de tonnes de béton, enfouir les matières fissiles dans des fosses profondes de plusieurs centaines de mètres, raser tous les bâtiments dans un périmètre de dix kilomètres, racler le sol en profondeur. Cela coûterait infiniment moins cher de clôturer la presqu'île et de la déclarer zone interdite. Il y eut encore quelques tentatives de colmatage et de refroidissement des réacteurs pendant que s'achevait l'évacuation de la population, environ deux cent mille personnes, puis les autorités lancèrent un dernier ultimatum : tous les habitants devaient se faire connaître dans les quarante-huit heures, faute de quoi ils seraient abandonnés dans la zone d'exclusion. On traça d'est en ouest une ligne droite, une vingtaine de kilomètres au sud de la centrale en fusion, puis une frontière laser infranchissable se referma sur la presqu'île, on ne pouvait plus la quitter ni par voie de terre ni par voie de mer. En deçà de la frontière le sol fut rasé, décontaminé et bétonné de nouveau sur une largeur de deux cents mètres, cela faisait une zone tampon facile à surveiller. À l'intérieur plus rien, le grand noir, les lignes à haute tension et les relais de transmission avaient été neutralisés, il n'y avait plus ni eau courante ni électricité. La région avait également disparu des cartes Web et des écrans radar, seules les images captées par les satellites d'observation secret-défense témoignaient encore de son existence.

Et connais-tu le meilleur de cette histoire ? me demanda Troubetskoï. Non, je ne connaissais pas le meilleur de cette histoire. Eh bien, une quinzaine d'années après les faits, plusieurs milliers de personnes continuent de vivre dans la Péninsule, vingt mille, trente mille, je ne sais pas. Faute de moyens de communication, on n'a pas le détail ni les données statistiques.

Lors de l'évacuation forcée, beaucoup d'habitants avaient refusé de quitter les lieux et s'étaient cachés. Dix-huit mois plus tard, les inspecteurs signalaient l'existence d'une population locale qui commençait à prendre forme, bien que les fuites de matière radioactive eussent à peine diminué. Encore quatre ans de plus et les survivants semblaient encore plus nombreux, malgré l'épidémie de maladies bizarres, de cancers de la thyroïde ou de la peau. Beaucoup de gens mouraient, mais les décès étaient largement compensés par l'arrivée de nouveaux arrivants infiltrés malgré les barrages. Le bouclage de la zone était hermétique, mais dans un seul sens. On n'en ressortait pas, mais il était relativement facile d'y pénétrer en soudoyant les inspecteurs de la Commission pour qu'ils acceptent de cacher des réfugiés à bord de leurs camions, les gardes-frontières pour qu'ils ferment les yeux ; il y avait des filières plus artisanales, moins chères et plus risquées avec des passeurs qui acceptaient de vous arranger ça à vil prix, mais parfois vous égorgeaient pour trouver des pièces d'or cousues dans vos vêtements. La Sécurité était au courant et laissait faire, pourquoi se serait-elle intéressée à des malheureux qui allaient eux-mêmes se jeter dans la gueule du loup ?

Je ne sais pas dans quelles conditions survivent ces gens, ce qu'ils mangent et quelle est leur espérance de vie, mais ils existent. Quelques hommes que j'ai autrefois fréquentés sont passés dans la Péninsule et y sont restés. Je sais que l'un d'entre eux est toujours de ce monde.

Comment pouvait-il le savoir puisque les moyens de transmission avaient disparu ?

Il le savait. Des inspecteurs entraient et sortaient de la Péninsule, ils en rapportaient parfois des messages.

Il me parla de ce très vieil ami, un réfugié de longue date qui avait réussi à se forger là-bas une situation enviable, en tout cas il ne se plaignait de rien et paraissait en bonne santé. Oncle Ho est un frère de sang, je lui ai un jour sauvé la vie, expliqua Anatoli, il s'est engagé sur l'honneur à s'acquitter de sa dette le jour où j'aurais besoin de lui, va le voir de ma part, il te traitera en ami, après quoi tu verras. Il ajouta pour la forme, comme on le fait pour consoler les malades en fin de vie, On dit que personne n'est plus jamais ressorti vivant de là-bas, mais je n'en ai pas la preuve.

Anatoli était formel, la Commission de contrôle ne m'enverrait pas de convocation avant plusieurs jours, vu l'habituelle accumulation des dossiers en souffrance. Au sein des Organes on n'avait jamais besoin de travailler dans l'urgence. Les suspects ne risquaient pas d'aller bien loin, car ils n'avaient nul endroit où aller sauf à s'embarquer sur un radeau de fortune et à se laisser dériver jusqu'à voir miraculeusement apparaître une île déserte pourvue en eau potable, en gibier, en fruits et légumes. Ils se morfondaient chez eux en guettant les bruits de bottes et le coup de sonnette de cinq heures du matin, grillaient trois paquets de cigarettes. Nos services pouvaient tranquillement inscrire une arrestation sur le planning deux semaines à l'avance avec la certitude de trouver à l'heure dite leur client prêt pour la route, baluchon à la main, sucre, chocolat et linge de rechange. Même en supposant que mon arrestation ait été officiellement décidée, il se passerait plusieurs jours avant qu'elle soit mise à exécution. J'avais largement soixante-douze heures devant moi pour organiser mon exfiltration.

Les deux jours suivants, pour ne pas éveiller les soupçons, je fis acte de présence au bureau comme si de rien n'était, la mine presque insouciant. À vrai dire, ce que je venais d'apprendre me délivrait d'un poids, jusque-là je me rongais les sangs en attendant le signal de la fin qui

ne venait jamais, désormais la chute était programmée, il ne pouvait plus rien m'arriver de pire.

Troubetskoï m'avait prodigué ses conseils, transmis verbalement ma feuille de route et le nom des deux contacts qui sur place étaient avertis de ma venue. Tu as le temps, mais ne traîne pas trop tout de même, m'avait-il dit. Pour la blague nous nous étions salués poing contre poing, comme les vrais sportifs, pour éviter les effusions, Ne me remercie pas, avait-il ironisé, je fais ça pour moi, je n'ai pas intérêt à ce qu'ils t'attrapent, imagine ce que tu pourrais balancer sur mon compte s'ils te cuisinaient ! J'eus un pincement au cœur tout de même, il venait de risquer gros en acceptant de rencontrer un quasi-fugitif, on en rayait des listes de la Nomenclature pour moins que cela, et puis c'était la dernière fois que je le voyais, ma dernière conversation normale avec un citoyen normal.

J'attendis le vendredi soir pour engager l'opération, les équipes réduites du week-end ne comptaient que des vieux au bord de la retraite et des surnuméraires. On assurait la permanence, sans plus. J'aurais deux jours supplémentaires avant qu'ils s'avisent de mon absence.

En toute fin d'après-midi je franchis le pas. Les secrétaires étaient parties, l'étage était pratiquement vide. Je me rendis à la salle des liquidités. Il n'y avait personne. Les coffres les plus importants, ceux qui recelaient de fortes réserves de devises ou de lingots, ou qui abritaient des documents sensibles, étaient inviolables, on n'y accédait qu'avec une double clé, personne ne pouvait les ouvrir sans la présence d'un supérieur. En revanche, la caisse réservée aux petites opérations ne posait pas de problème, les sommes concernées restaient modestes. Passé les heures de bureau, ma clé nominative suffisait à débloquer le verrou du coffre, un voyant rouge se mit à clignoter, je n'avais plus qu'à entrer mon code. Certes l'opération apparaissait automatiquement sur les écrans de contrôle,

on signalait que l'agent n° BX*** (mon numéro personnel) était en train de procéder à un retrait d'espèces au dix-septième étage. Un agent de permanence plus curieux que les autres n'avait qu'à appuyer sur un bouton pour obtenir les images de la salle des liquidités et du capitaine Jimmy Durante à l'œuvre. Mais un retrait de fonds de ce genre était une opération de routine qui n'attirait pas l'attention.

Dans le coffre je ramassai vingt-deux mille UC¹ en coupures diverses. Avec le cash que je gardais à la maison, j'arrivais à près de trente mille UC, de quoi payer divers pots-de-vin et assurer les dépenses courantes pour quelques mois ou quelques semaines.

Le plan mis au point avec Anatoli était relativement simple. Pour parvenir à l'intérieur de la Péninsule, j'allais me rendre en un lieu précis touchant la frontière laser, une quinzaine de kilomètres à l'intérieur des terres. C'était un point de passage discret et sûr, une ancienne exploitation agricole située sur la ligne de démarcation. Son propriétaire avait creusé à partir des anciennes caves un souterrain assez large pour y faire passer de petits véhicules de transport. Du côté libre, une cache donnait accès au souterrain qui, à l'autre extrémité, quatre cents mètres plus loin, ressortait en pleine zone interdite.

Je disposais encore de mes papiers officiels, du laissez-passer, du badge des Organes. En principe mon signalement n'avait pas encore été transmis aux gares et aux aéroports. Anatoli avait eu cette idée fantaisiste de me conseiller le train de la côte, une ligne touristique empruntée par les familles de grands bourgeois et d'apparatchiks pour les virées du week-end, les contrôles y étaient rarissimes. Le train, l'un des plus anciens et des plus lents de sa catégorie, partait de la gare NNO

1. Unité de compte, la monnaie courante.

(nord-nord-ouest). Il mettait deux heures pour atteindre la mer, quatre cents kilomètres plus loin, après quoi il longeait la côte en faisant une halte à chaque station balnéaire importante. Je devais aller jusqu'à Gosford, terminus de la ligne, un dénommé Mario m'attendrait à la sortie de la gare et me conduirait en ULMH au point de passage en question. Mille UC au départ, mille UC à l'arrivée, de l'autre côté de la frontière. Mario était de mèche avec un certain Popovici, le propriétaire de l'exploitation frontalière, les deux hommes étaient fiables, ils avaient un business lucratif et n'avaient pas intérêt à abuser de leurs clients s'ils voulaient que ça continue. Le service des douanes, qui était au courant et touchait son pourcentage, tolérait ce trafic dans la mesure où il restait discret et artisanal. Mario acceptait en contrepartie de fournir à la police des renseignements sur des fugitifs particulièrement recherchés, mais c'était exceptionnel, car on se souciait peu de voir s'échapper dans la zone d'exclusion des individus qui allaient y mourir à brève échéance sans rien demander à personne ni coûter un sou à l'État. En revanche les deux passeurs n'auraient jamais pris le risque d'en faire sortir qui que ce fût, même pour vingt ou cent mille UC, et c'était là le principal.

Je n'avais pas mis les pieds à la gare NNO depuis une éternité. Je retrouvai avec une certaine émotion le charme désuet du hall n° 1 d'où partaient les lignes réservées. Les halls n° 2 et n° 3, qui desservaient les lignes ordinaires, avaient des entrées séparées, les voyageurs des lignes réservées ne côtoyaient jamais la foule harassée des autres usagers, banlieusards ou gens venus de la Plaine. Ici régnait un entre-soi discret et raffiné, il flottait un air de vacances, car c'était la gare des départs en villégiature. Les voyageurs arrivés en avance avaient la possibilité de manger sur le pouce ou de boire une coupe de champagne à une paisible terrasse décorée d'une luxuriante végétation. On y

côtoyait des couples élégants et discrets, des familles avec de jeunes enfants aux manières irréprochables, les conversations étaient délicieusement feutrées. Tous ces gens avaient réservé pour le week-end dans un vieux palace de bord de mer ou allaient retrouver leur résidence secondaire. Beaucoup se connaissaient et échangeaient de muettes salutations à distance, jamais le vieux monde n'avait paru si rassurant et raffiné. J'étais moi-même arrivé bien avant l'heure, j'avisai une table libre en terrasse et commandai du caviar et de la vodka.

En d'autres temps, j'aurais prévenu le chef de notre antenne locale de ma présence, il se serait empressé de m'attribuer une place de choix dans un wagon à l'étage. Mais cela pouvait *leur* laisser le temps de procéder à une vérification de routine, laquelle aurait été fatale si par extraordinaire l'avis de recherche avait déjà été lancé. Le risque était minime, mais à quoi bon ? Je me présenterais au contrôleur principal à la dernière minute, ces gens détestent les agents des Organes et leurs privilèges, il maugrérait, me donnerait une mauvaise place, ou pas de place du tout, je m'installerais au bar, et voilà tout.

Comme prévu, le contrôleur m'indiqua un siège à l'étage inférieur, dans une voiture occupée par une équipe masculine junior de beach-volley, des enfants gâtés de la Nomenclature, bruyants et grossiers. Je remontai en direction du wagon-restaurant. On venait manifestement de le décorer à l'ancienne, avec des boiseries, des cuivres, une glace murale derrière le comptoir, des nappes aux tables avec des services en argenterie.

Il n'y avait pas encore beaucoup de monde, je pris place à une table de quatre. Le train prit de la vitesse et s'enfonça silencieusement dans la banlieue. Puis le tissu urbain s'étira à vue d'œil, laissant place à des terres agricoles parsemées de villages, de bourgs et de mas. Même routiniers, les voyages en train m'avaient toujours procuré un petit

frisson d'excitation le jour, une légère poussée d'angoisse la nuit.

Cela vous dérangerait-il, monsieur, d'accepter ces dames à votre table ?

C'était le maître d'hôtel. En quelques minutes le bar s'était rempli et il ne restait plus aucune table de libre. Je m'empressai de répondre par l'affirmative. Une belle bourgeoise à la taille élancée, comme surgie d'un tableau de James Whistler, visage classique à peine maquillé, prit place en face de moi avec sa fille, celle-ci pouvait avoir douze ans et donnait l'impression de s'être habillée pour aller disputer un match de tennis en 1920. Elles commandèrent deux tisanes avec de petits gâteaux secs. Nous échangeâmes des sourires polis et je retournai à ma contemplation mélancolique du paysage. La mère de famille sortit de son silence pour me demander si c'était la première fois que je prenais ce train depuis qu'ils l'avaient si joliment rénové, On se croirait revenu à l'époque des trains à vapeur. Je lui dis que je n'en étais pas sûr, mais que c'était peut-être le cas. C'est dommage pour vous que la nuit tombe, car le paysage est fort joli jusqu'à la côte. Je suppose qu'elle se demandait ce que pouvait faire dans la vie et dans ce wagon-restaurant de luxe ce grand maigre à la mine d'adolescent vieilli et à la coiffure négligée, vêtu d'un imperméable de marque fripé. J'aurais pu être un pauvre précepteur, employé par une riche famille pour aller dans une maison de campagne donner des leçons particulières de mathématiques ou de philosophie à un fils aîné particulièrement obtus en vue d'un concours d'entrée à une classe préparatoire. Elle s'abstint d'aborder le sujet et se contenta de me demander quelle était ma destination. J'étais sur le point de lui répondre que j'allais jusqu'au terminus, mais je ne sais pourquoi, j'eus le sentiment que le nom de Gosford avait quelque chose de louche, alors je mentionnai la gare de Charlotte, l'avant-dernier arrêt.

Ah oui, dit-elle, je suppose que vous descendez au Dolce Vita, tout le monde y va cette année, il paraît que c'est très joyeux. Je répondis prudemment que c'était la première fois et que je me réjouissais de découvrir tout cela. C'est pour le week-end ? demanda-t-elle. Oui, c'était pour le week-end. Elle-même allait rejoindre pour de courtes vacances le reste de sa famille, son mari et ses deux garçons, dans leur résidence d'été. C'est à côté d'Old Port, dit-elle, vous connaissez Old Port ? Non ? Vous devriez venir voir, il n'y a ni palace ni casino, c'est un vieux port de pêche resté quasiment en l'état, on n'y croise que des habitués, tout le monde se connaît. Elle ajouta avec un sourire entendu, On y est vraiment entre nous, les nouveaux riches ne viennent pas là, ils ne savent même pas que ça existe. Un ange passa. Les nouveaux riches, cela voulait dire les Chinois. Elle devait ignorer qu'il ne fallait pas prononcer de tels mots, surtout pas en public. À ma place un collègue un peu zélé aurait déjà sorti son calepin, il aurait demandé, Vous avez dit « nouveaux riches », qu'entendez-vous par là, chère madame ? Il lui aurait demandé ses papiers, et elle aurait eu des ennuis. Si j'avais été au contraire pris d'un accès de compassion, je lui aurais justement conseillé à voix basse de rayer cette expression de son vocabulaire. Mais, dans ma situation, j'avais suffisamment de soucis personnels et chacun devait vivre sa vie. Une fois le train arrivé en bord de mer, il y avait encore trois arrêts avant Old Port. Les deux voyageuses prirent congé, la mère me souhaita un bon séjour, et elles disparurent de ma vue dans un léger mouvement de lin, de soie et de coton pastel.

Le train omnibus poursuivit son périple à petite vitesse en longeant le bord de mer. Par moments la perspective était masquée par des constructions récentes. Peu avant d'entrer en gare de Neubourg, la vue se dégaga et j'aperçus de l'autre côté d'un estuaire une station balnéaire dont j'ignorais le nom et qui devait être extrêmement bien

fréquentée, à en juger par la somptuosité architecturale du front de mer, les façades puissamment éclairées de grands hôtels.

À chaque arrêt, la foule des passagers était toujours plus clairsemée, et nous n'étions plus qu'une poignée lorsque le chef de train annonça le terminus. Gosford était elle aussi une ville de bord de mer, mais sombre, besogneuse et à moitié démolie. Quelques rares villas à l'ancienne avaient survécu, entourées de terrains vagues, de hideuses constructions récentes et de chantiers à l'arrêt. La proximité immédiate de la ligne de démarcation et d'une inquiétante zone irradiée ne devait pas arranger les affaires de la ville ni sa réputation de station balnéaire.

À la faveur d'un virage, je vis que notre train s'enfonçait lentement dans un cul-de-sac obscur qui tenait lieu de gare. La ligne de chemin de fer, qui auparavant devait continuer jusqu'au bout de la presqu'île, semblait avoir été purement et simplement coupée, on avait dû compléter le dispositif en y ajoutant des butoirs, édifier un hangar de béton et accrocher comme on pouvait le panneau GOSFORD-TERMINUS sur la devanture. Le convoi s'immobilisa définitivement, j'actionnai l'ouverture de la portière. En passant la tête à l'extérieur, j'eus un moment d'effroi. Le quai grouillait de policiers en uniforme, bottés et casqués, ils étaient au moins une douzaine et attendaient notre train. Il y avait contrôle. Anatoli ne m'avait jamais parlé de cette éventualité, peut-être n'était-il au courant de rien. Avec un peu de chance, il s'agissait d'un simple déploiement de routine, sans but particulier. D'ailleurs je voyais à leur tenue qu'ils appartenaient à la police territoriale, et non aux Organes, ce qui était *a priori* moins inquiétant. On ne confierait jamais d'opération sensible à la Territoriale, et mon passeport A me dispenserait de toute vérification supplémentaire, on ne passerait même pas le document au scanner. Les passagers

descendirent du train, nous n'étions plus qu'une trentaine. Je jetai un regard discret sur les autres voyageurs. Difficile de savoir lesquels étaient des gens du coin rentrant chez eux ou des professionnels venus pour affaires, lesquels étaient des fugitifs. Certains avaient des tenues de ville et d'autres le style bouseux, certains avaient des bagages imposants, d'autres un sac de voyage à peine. Les issues ayant été condamnées, nous étions canalisés vers l'unique accès du hall de gare, entre deux haies de policiers. Mes compagnons marchaient tête baissée en fixant un point imaginaire dans le vide, personne ne soufflait mot, peut-être y avait-il des suspects dans le groupe, peut-être pas, tous adoptaient le comportement standard de citoyens normaux poussés en direction d'un contrôle de police. J'avais avec moi un sac de voyage, mais aussi une grosse valise, je me demandai soudain si elle n'attirerait pas l'attention, pourquoi donc un officier des Organes en mission de trois jours traînait-il la moitié de sa garde-robe avec lui ? Aucun autre passager n'était aussi lourdement chargé. Le temps d'un éclair, la séquence entière défila dans ma tête à une vitesse folle. Le flic me demande ce que je viens faire dans la région, Une mission spéciale de quelques jours dites-vous, bien, veuillez me donner votre passeport, une petite vérification et je reviens. Le policier en uniforme disparaît dans le bureau, il doit être en train de téléphoner. Un ordre de mission pour le capitaine Durante ? Certainement pas. Durante, Durante, Durante, tiens justement j'ai ici à son nom un avis de recherche sur la liste. Je m'étais placé à peu près au milieu de la file d'attente, ça n'avancait pas, les formalités de contrôle étaient interminables. Parfois le gradé laissait passer trois voyageurs d'un seul coup, après avoir jeté un coup d'œil distraît sur leurs papiers, il devait les connaître, des habitants de la région. Parfois l'examen se prolongeait, l'officier tenait le passeport à la main et fixait son propriétaire